Jean-Luc Lagarce, Juste la fin du monde

Juste la fin du monde, mes Julie Duclos, école du Théâtre national de Bretagne (2020, spectacle finalement annulé)

Dissertation :

Le dictionnaire Le Trésor de la Langue Française informatisé donne cette définition du mot « crise » :

« Situation de trouble, due à une rupture d'équilibre et dont l'issue est déterminante pour l'individu [...] ». Cette définition vous semble-t-elle s'appliquer à **Juste la fin du monde** ?

Vous répondrez à cette question dans un développement structuré, en vous appuyant sur votre lecture de l'œuvre, que vous pourrez confronter à d'autres pièces de théâtre appartenant au parcours « Crise personnelle, crise familiale » ou à votre culture personnelle.

I Situation de trouble : rupture d'équilibre

Cette présentation de la « crise » met avant tout l'accent sur le parcours personnel d'un individu : une « **rupture d'équilibre** » le conduit à une situation de « **trouble** »

1) Crise de Louis

Les différents monologues de Louis mettent en évidence la crise qui a déterminé son retour dans sa famille. La maladie et la mort d'autrui (suggérée par le « **J'allais mourir à mon tour** » du prologue) suscite bien un « trouble » qui se traduit d'abord par une sorte de paralysie : « **J'attendais d'en avoir fini** » affirme d'abord Louis. Mais il rappelle aussi plus loin ses voyages désordonnés : « **La Mort et moi, nous faisons nos adieux** » avoue-t-il de manière très ironique. Au final, il semble accepter la situation, avec pour seule ambition de mettre de l'ordre, de « **tirer les conclusions** », de « **dire sa mort prochaine** », afin de continuer d'apparaître tel qu'il a toujours voulu être « **un homme posé** ». Cependant Il est clair aussi que si Louis nous raconte ce qu'il a vécu, ce n'est pas cette crise que

Lagarce choisit de mettre en scène, mais bien celle qui s'enclenche à partir du moment où il décide de retourner dans sa famille

2) Crise familiale

La confrontation avec sa famille constitue une seconde « **crise** », qui ne l'atteint plus seul, mais met en jeu chacun. A cet égard, Lagarce utilise un schéma traditionnel : depuis Oreste dans la mythologie grecque, on ne compte plus les personnages de théâtre revenant dans leur famille pour y apporter le chaos. Bernard Marie Koltès, par exemple, dans **Le retour au désert** met en scène Mathilde, venue régler ses comptes avec son frère. Dans **Juste la fin du monde**, le retour de Louis constitue une « rupture d'équilibre » à deux niveaux.

Il fait d'abord resurgir le traumatisme du départ premier. Suzanne reproche à Louis son absence et les cartes postales tellement « **elliptiques** » et banales qu'il envoyait qu'elle n'a pu les montrer aux « **autres filles** ». Quant à Antoine, il rappelle une enfance difficile, « **toutes les petites fois** » où il a été profondément malheureux parce que mal aimé et moins considéré que son frère. Et il présente explicitement le départ de celui-ci comme un « **abandon** » qui ne va pas manquer de se reproduire. Quant à la Mère, si elle n'adresse aucun reproche direct à Louis, elle mythifie cependant le passé heureux de la famille, « **Le dimanche, on allait se promener** », « **qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente** ».

Ensuite la présence de Louis conduit chacun à remettre en cause sa propre vie : Suzanne reconnaît que le pavillon d'Antoine est situé dans un quartier plutôt laid, qu'elle-même voudrait quitter la maison familiale, mais qu'elle ne le fait pas. Elle s'interroge pour savoir s'il en sera toujours ainsi et met l'accent sur l'aisance matérielle dont elle jouit dans cette configuration. Antoine s'avoue en perdition. La parole de son frère lui apparaît comme dangereuse : « **après on se noie** », « **c'est juste une technique pour noyer et tuer les animaux** ». Il préfère ne rien dire et ne rien savoir de son frère : « **J'ai peur** ». Cette importance de Louis dans la famille est confirmée par la Mère qui demande à Louis d'intervenir vis-à-vis de ses frères et sœurs, de se substituer à la figure du père, quitte même à mentir.

Peut-on pourtant dire que « **la rupture d'équilibre** » et « **le trouble** » visibles dans la pièce conduisent à une issue déterminante ? A cet égard rien n'est moins sûr.

II Une crise déterminante ?

1) Une crise qui n'a pas lieu

Le regard que tous les personnages portent sur eux-mêmes joue un rôle essentiel : il vise systématiquement à relativiser les situations. Le choix du titre « Juste la fin du monde », expression qui renvoie aussitôt à sa négation, manifeste clairement cette ambivalence. Même grave, même mortelle, la « crise » refuse de se dire comme telle. Louis dans ses monologues ne cesse de se moquer de lui-même et des « poses » qu'il prend : « **Il aurait fallu me voir, avec mon secret dans la salle d'attente des aéroports, j'étais très convaincant** », affirme-t-il dans la scène 10. Le vocabulaire du théâtre, du jeu revient constamment.

Suzanne et Antoine ont eux aussi ce regard critique sur eux-mêmes : au terme de sa tirade, Suzanne conclut : « **Ce que je veux dire, c'est que tout va bien et que tu aurais eu tort/en effet/de t'inquiéter** », niant ainsi tout ce qu'elle a cherché à dire précédemment. Antoine, à son tour, achève de parler en ne mentionnant que le « **ressentiment** » qu'il éprouve déjà contre lui, et se voue au silence définitif « **Je ne dirai plus rien** ».

Juste la fin du monde, mes Julie Duclos, école du Théâtre national de Bretagne (2020, spectacle finalement annulé)

Quant au silence de Louis sur sa mort, il apparaît comme l'évitement même de la crise, par pudeur ou par dignité. « **sans avoir jamais osé faire tout ce mal, je repris la route** ». Dans l'épilogue, le cri qu'il n'a pas poussé apparaît comme le symbole de sa vie. Il reste « **posé** », n'avoue pas qu'il va mourir et ne hurle pas quand il est perdu, même s'il se retrouve dans un paysage désert, la nuit.

2) Une issue déterminante ?

De cette manière, la pièce n'offre pas « d'issue déterminante ». Les personnages retournent à leur vie ordinaire, Louis meurt « **quelques mois après, une année tout au plus** ». Il n'y a pas bouleversement ou violence, à l'inverse de nombreuses autres œuvres : les retrouvailles d'Electre et d'Oreste, chez Sophocle ou Euripide, conduisent à l'assassinat de Clytemnestre et d'Egisthe, dans le **Retour au désert** de BM. Koltès, le frère et la sœur prennent la fuite en Algérie, abandonnant tout derrière eux. Les révélations finales dans le théâtre de Wajdi Mouawad restent en lien avec la mort de certains personnages et obligent les vivants à repartir de rien : dans **Incendies**, Nawal est définitivement enterrée, les jumeaux et Nihad savent désormais tout de leurs origines et doivent vivre avec. Dans **Tous des oiseaux**, Ethan a perdu son père, Wahida est partie de son côté et la dernière parole du jeune homme reste « **Je ne me consolerai pas** ». Chez Lagarce, Louis quitte sa famille, en commentant seulement « **je ne les ai pas entendus** », une parole un peu énigmatique, qui renvoie à la présence des spectateurs, mais qui semble aussi nier tout ce qui s'est passé : Antoine se tait, Louis n'entend pas, tous repartent de leur côté.

On peut dès lors se demander si la véritable « crise » dans le théâtre de Lagarce n'est pas autre : ne serait-elle pas avant tout celle du théâtre ?

Anton Tchekhov, 1860-1904, médecin et écrivain russe. Auteur de La Cerisaie, La Mouette, Les trois sœurs, entre autres.

III une crise du théâtre

1) La mise en cause de la « tragédie »

La mise en cause de la « tragédie » avec son cortège de morts à la fin de la pièce n'est pas nouvelle. A la fin du XIXème siècle, elle est assumée par Anton Tchekhov, dramaturge russe, qui propose une vision du théâtre, plus proche de la réalité quotidienne de chacun : « *Pourtant, dans la vie, ce n'est pas à tout bout de champ qu'on se tire une balle, qu'on se pend, qu'on déclare sa flamme, et ce n'est pas à jet continu qu'on énonce des pensées profondes. Non ! Le plus souvent, on mange, on boit, on flirte, on dit des sottises. C'est ça qu'on doit voir sur la scène…* ». Ainsi, la banalité de la vie réelle n'exclut pas les difficultés ou les crises, mais elles ne finissent pas forcément tragiquement. Les ruptures se font, mais les personnages continuent de vivre. Ainsi Louis ne revoit plus les membres de sa famille, il reste quelque temps en contact avec eux, cependant, puis meurt « **à son tour** ».

2) La crise du langage

De même, il n'y a pas forcément de « scènes » ou d'affrontements extrêmes entre les personnages, car la question du langage obsède les personnages de Lagarce : ils sont toujours à la recherche du mot juste, comme Suzanne qui hésite entre « **pavillon** » et **« petite maison** », voire du temps exact (le passé ou le présent : « **tu nous envoyais** » des lettres ou « **tu nous envoies** »). Cette difficulté à trouver l'expression exacte, malgré tous leurs efforts en ce

sens, les conduit souvent au doute et au silence : ainsi Suzanne finit par avouer : « **je ne sais pas comment le dire/comment l'expliquer,/alors je ne le dis pas** ».

Ainsi la parole est problématique et tous les personnages, à un moment ou à un autre, s'interrogent : **« Que voulez-vous que je dise ?**» demande Catherine à Louis, « **Qu'est-ce que je dois répondre ?** » demande Antoine à son frère ou nient leurs propos : « **Je n'ai rien dit** » (Antoine, scène 2, première partie), « **Je n'ai rien dit** » (La mère, scène 4, première partie), « **Je ne dis rien si tu ne veux rien dire** » (Louis, scène 11, première partie), « **ce n'est pas ce que je dis** » (Antoine, deuxième partie, scène 2). La difficulté à communiquer est générale : la mère affirme à Louis que Suzanne et Antoine veulent lui « **expliquer** », mais que « **cela sera mal dit ou dit trop vite** ». Louis, lui-même, se caractérise par « **juste deux ou trois mots** », et l'intermède manifeste symboliquement cette impossibilité à parler : les personnages se cherchent, s'interrogent, s'appellent mais se répondent peu et ne se rencontrent pas.

3) Le théâtre comme un intermède

Plus largement, on peut penser que l'intermède constitue une sorte de mise en abyme du théâtre même : un moment pendant lequel on voit parler et s'agiter des personnages qui disparaissent rapidement. Ces personnages se poursuivent les uns les autres, mais leurs rencontres sont éphémères ou inexistantes : Catherine appelle Antoine qui ne répond jamais, la mère cherche Louis qui s'échappe et raconte son rêve d'une maison immense où « **il fallait marcher pendant des heures et je ne reconnaissais plus rien** ». Antoine et Suzanne, les deux seuls réunis, s'interrogent sans comprendre sur le comportement de leur frère. L'ensemble s'inscrit dans la brièveté (le sens même du mot intermède) voire dans une certaine légèreté. François Berreur le met en scène comme une sorte de ballet, un chassé-croisé musical, ce qui en souligne l'absence de tragique.

Ainsi, en partant d'une situation théâtrale très ancienne, celle du retour dans la famille souvent à l'origine d'une crise tragique, Jean-Luc Lagarce détourne le modèle initial. Il ne nie aucune des questions essentielles que ces retrouvailles impliquent (le souvenir du passé et de l'enfance, les places et les rôles dans la fratrie, les choix de vie divergents et les ruptures), mais il interroge leur possible expression et au-delà, celle-là même du théâtre. Lagarce poursuit ainsi la réflexion sur le langage et la parole, initiée par Beckett ou Ionesco, qu'il a lui-même mis en scène pour en souligner autant la drôlerie que l'étrangeté.

Juste la fin du monde, mes François Berreur, L'intermède (Suzanne et Antoine).